

Remarques sur une pratique ou la violence de la théorie

Raymond ARON

(9) Dans le cadre d'un travail en cartel portant sur l'interprétation, la lecture du précis de Ralph Greenson *Technique et pratique de la psychanalyse*¹ m'a semblé apporter un éclairage intéressant à propos d'une pratique surgie pour tenter de répondre dans le milieu psychanalytique à la crise dénommée dès le congrès de Marienbad (1936), crise des résultats thérapeutiques.

De surcroît, cela permet d'aborder une théorie que peu de psychanalystes dit lacaniens ont étudié et ce, malgré les références et les appels de Lacan lors de son enseignement.

R. Greenson est un élève d'Otto Fenichel, formateur à l'Institut de Los Angeles ; il publie son livre afin d'apporter aux psychanalystes en formation une véritable casuistique appliquée à des exemples cliniques. Le projet du (10)livre est basé sur le fait que la plupart des analystes confirmés répugnent à parler de leur méthode de travail et de leur pratique alors que, chaque situation requiert une intervention adaptée.

On peut affirmer sans contestation que l'auteur réussit minutieusement à intégrer son propos théorique à des éléments de cures. La clarté et la simplicité d'écriture dévoilent parfaitement la référence centrale agissante dans le processus du travail analytique et à cet égard se révèle pédagogique, dans la mesure, bien entendu, que l'on s'accorde avec lui sur ce qu'il estime être le complément de base à une bonne transmission.

R. Greenson pointe judicieusement une autre difficulté de la transmission : ainsi s'insurge-t-il contre l'idéalisation et l'imitation du maître didacticien. Il nomme cette question « la problématique du transfert de formation ». L'impasse des voies de l'orthodoxie et du sectarisme est dénoncée comme des déviations amenant au sein des Associations la constitution de clans autour de maîtres. Comme quoi ces questions sont anciennes et préoccupent depuis toujours les membres de toutes institutions.

L'auteur est un psychanalyste à classer dans le registre « analyste de la résistance ». La résistance entendue comme « *une force réactive interne, agissant à l'encontre des processus analytiques et de ses composants* ». Elle s'avère être un obstacle aux possibilités d'un accroissement des forces du Moi et, de ce fait même, maintient en statu quo la névrose dont souffre le patient.

Rappelons brièvement qu'à partir de 1930, suite aux travaux de Hartmann, la communauté psychanalytique a pensé trouver une voie pour relancer et renforcer le pouvoir thérapeutique de la psychanalyse. En débarrassant l'instance du Moi des éléments qui défiaient l'effort analytique, il surgirait une nouvelle autonomie et une meilleure plasticité chez le patient. Cette orientation n'a pas été sans conséquences et, bien avant Lacan, est signalé l'implication de choix fondamentaux. Anna Freud dit qu'elle aussi s'est laissé influencer par le mouvement avec comme résultat que le travail psychanalytique a été orienté différemment. Ce dernier a quitté une psychologie des profondeurs plus restrictive au profit d'une analyse de l'ensemble de la personnalité. Elle estime que la psychanalyse élargit son champ d'action en incluant la névrose de caractère. Nous laisserons le lecteur (11)apprécier ce jugement et ce choix avec le recul qu'il possède pour prendre en compte l'état dans lequel s'est trouvé et subsiste encore tout un pan du champ psychanalytique.

Quel est le statut de la résistance par rapport à la défense ? R. Greenson catalogue et hiérarchise les résistances mais ne donne pas une indication quant à une différenciation par rapport au concept de défense : « *La résistance est une manifestation de la fonction défensive et déformatrice du Moi.* » (p. 41)

Cette définition semble faire appandre la résistance au processus de défense. Plus loin, l'auteur

¹. PUF, Paris, 1967.

indiquera qu'il s'agit d'altérations du Moi en rapport à des parties du Ça et du Surmoi qui n'ont pas pu être adaptées.

Le concept de défense a été dès 1936 mieux défini par Anna Freud dans son livre *Le Moi et les mécanismes de défense*². La défense se construit avec l'instance du Moi durant l'enfance en fonction des expériences affectives primaires.

Quant à la résistance, c'est en 1968 que la fille de Freud insiste sur sa spécificité, à savoir qu'elle découle dans son principe du Ça en tant qu'une voie prise par la pulsion pour se décharger.

Une sorte de primauté de la résistance sur la défense apparaît dans une phrase du texte *L'enfant dans la psychanalyse*³ : « La résistance peut persister même après l'analyse des défenses et s'opposer à la mise à jour du refoulé ».

Théoriquement nous entrons dans la logique de la compulsion de répétition comme expression de la pulsion de mort. En réalité, c'est une reprise des élaborations extraites de *Inhibition, Symptôme et Angoisse*⁴ où sont classés les types de résistance en fonction des instances.

niveau du Moi	1. résistance de refoulement
	2. résistance de transfert
	3. résistance du bénéfice secondaire
niveau du Surmoi	4. résistance par la culpabilité et punition
niveau du Ça	5. résistance par la compulsion de répétition

(12) Quelques lignes dans *Analyse terminée et analyse interminable*⁵ montrent que Freud utilise le signifiant résistance et le signifiant défense sans accorder une prévalence à l'un ou à l'autre. Quant à R. Greenson, il préfère conclure sans prendre position en affirmant qu'en clinique ces deux concepts n'ont qu'un seul motif principal ; éviter la douleur psychique.

Cette brève incursion est nécessaire pour situer le registre sur lequel s'appuient les tenants d'une interprétation ayant toujours en visée qu'il y a résistance dans le rapport transférentiel et qu'il est essentiel de contrer cette force déifiant le processus thérapeutique.

La partie pédagogique du livre de Greenson indique comment procéder dans la cure. Nommons ironiquement cela le vade-mecum du bon analyste !

- Premier temps : comment reconnaître la résistance ? Citons quelques patterns : le silence, la posture, l'absence d'affects, le murmure, un discours anecdotique, les retards, l'ennui, l'absence de rêves, l'oubli de payer, mots évités, etc.
- Second temps : nécessité de démontrer la résistance au patient par : la confrontation au silence, l'intervention.
- Troisième temps : éclaircir les motifs et les modes de la résistance.
- Quatrième temps : quels fantasmes et souvenirs causent les affects et (13) les pulsions ? A cette fin, envisager le contenu de ces formations, interroger l'histoire passée/présente et les motifs inconscients.
- Cinquième temps : interpréter le mode de résistance en pointant par exemple la répétition.
- Sixième temps : travailler la perlaboration c'est-à-dire fixer l'insight et entamer la résistance du Ça.

A ce programme sous forme d'une grille s'ajoute une règle stricte, celle de toujours commencer en analysant la surface, d'analyser la résistance avant le contenu, d'analyser le Moi avant le Ça.

Afin d'illustrer ce qui précède et de permettre au lecteur de prendre connaissance du mode d'intervention, un extrait est pris au titre de paradigme de la démarche de ce didacticien. A la suite, une lecture personnelle est offerte qui indique quelques autres pistes de travail possibles⁶.

« Une de mes patientes, Mme K. dans sa quatrième année d'analyse, commence la séance en me racontant le rêve suivant :

- Je suis photographiée nue, couchée sur le dos, dans des positions différentes : jambes fermées, jambes écartées.
- J'aperçois un homme tenant une règle recourbée à la main ; sur celle-ci, il y a quelque chose d'écrit probablement quelque chose d'érotique. Un petit monstre rouge, au dos hérissé, est en train de mordre cet homme avec ses petites dents aiguës. L'homme sonne pour appeler à l'aide, mais personne ne l'entend, sauf moi, et je ne parais pas m'en préoccuper.

² PUF, Paris, 1985.

³ Ed. NRF, Paris, 1976.

⁴ Ed. PUF, Paris, 1968, p. 160.

⁵ Ed. RFP 3/1975, Paris, p.390.

⁶ Dans le texte, les propos et les commentaires de Greenson ne sont pas en italiques, par contre c'est le cas pour le discours de sa patiente.

Etre photographiée nue renvoie au problème d'être vue dénuée du pénis. L'homme à la règle qu'elle paraît ignorer représente son analyste. Le monstre rouge avec lequel il se débat pourrait représenter (14) une projection ou une revanche sur ses sentiments envers l'organe masculin.

La patiente parle d'abord d'une voix triste et vide. Elle me dit penser à la fête qu'elle organise pour sa fille, âgée de deux ans et demi. Elle espère que l'enfant s'y amusera et n'aura pas les craintes qu'elle avait lorsqu'elle était enfant. Elle était sortie avec son fiancé, elle avait été surprise de sa hargne envers lui, elle lui lançait des pointes ; elle lui reprochait un passé de décadence, ce n'était pas un coureur, un voyou. Elle était en retard d'une journée dans ses menstruations, elle pense être enceinte, mais elle ne s'en soucie pas outre mesure. Elle a l'impression qu'il y a quelque chose qui ne marche pas au-dedans, comme s'il y avait quelque chose de répulsif, ce qui lui rappelle les sentiments du personnage de l'Immoraliste qui éprouvait de la répulsion pour la tuberculose de sa femme.

– *Je suis allée à une soirée ennuyeuse, j'ai détesté cela.*

(Silence)

– *J'aimerais que vous disiez quelque chose.*

– *Je me sens vide. Je me suis mise en colère contre ma fille, je l'ai frappée, ensuite elle a été tout affectueuse.*

(Silence)

– *Je me sens lointaine et distante.*

(15) J'interviens à ce moment : "Vous vous sentez vide et lointaine parce que vous semblez craindre d'affronter ce monstre détesté qui est au-dedans de vous". Elle répond :

– *Il était rouge, en fait rouge-brun foncé, comme du vieux sang menstruel ; c'était un diable du Moyen-Age, comme on en voit dans les tableaux de Hieronimus Bosch. Je suis exactement comme ça ; si j'étais un tableau, je serai comme ça, pleine de toutes sortes de démons du sexe, d'excréments, d'homosexualité et de haine. Je suppose que je ne veux pas affronter cette haine que j'éprouve envers moi-même, envers Bill, envers mon enfant et envers vous. Je n'ai pas tellement changé, et je pensais avoir beaucoup progressé.*

(Silence)

J'interviens : "Nous avons récemment mis au jour un nouveau monstre : votre colère envers le pénis, l'organe masculin, et votre dégoût envers votre vagin. Et devant cela, vous prenez la fuite, en tentant de vous réfugier dans ce vide". Elle répond :

– *Vous paraissez si sûr de vous, comme si vous aviez déjà tout compris. Peut-être bien que je prends la fuite. J'ai lu un livre où l'homme fait boire du cognac à sa femme, pour la saouler et avoir ainsi un meilleur partenaire sexuel, et elle, elle fait semblant d'être saoule pour enfin exprimer sa vraie sexualité. Je suis peut-être comme elle. Je vous montrerais à vous autres hommes ce que je peux vraiment faire sexuellement. J'ai parfois l'impression que sous mon apparence un peu falote de femme-esclave il y a comme un courant de génie. Je vous montrerais, mes petits baiseurs comment je me servais d'un pénis, moi, si j'en avais un. Oui, quand Bill se tuait l'autre soir à essayer de me satisfaire, je l'ai regardé et j'ai pensé, dans un éclair, qui est l'esclave en ce moment ? Et cette règle, je me souviens vous avoir demandé une fois avec quelle règle vous mesuriez la névrose. Je déteste avoir l'air stupide, et parfois avec vous et cette analyse, j'en ai l'air. Je pourrais être aussi fine que vous si j'osais. Mais alors j'ai peur de vous perdre ou de vous paraître abominable, et de vous voir m'abandonner. Je suppose que je devrais avoir davantage confiance en vous. Je ne peux pas exiger de Bill qu'il supporte tout ceci mais vous, vous devriez en être capable...*

Je soumetts ce fragment d'analyse pour montrer comment j'ai travaillé sur la résistance de ma patiente en partant du contenu. Je lui ai interprété qu'elle se réfugiait dans le vide pour fuir le monstre de son envie du pénis - son pénis intériorisé et détesté et son identification masculine. Cette formulation lui a permis de prendre conscience qu'elle déniait et projetait cet introjecté détesté sur moi et sur son fiancé. Elle voyait la fonction de résistance, et était dès lors à même d'en mener l'exploration au-dedans d'elle-même. L'éclaircissement du contenu lui a permis de travailler sa résistance de transfert hostile et dépressive. » (p. 173).

(16) Les quelques remarques que je me permettais ne couvriront pas la totalité de l'extrait, elles ne se veulent pas exhaustives et tentent seulement une autre approche mais prudente puisqu'il s'agit d'une interprétation hors du contexte des séances de la cure.

Décomposons le rêve introductif en trois séquences distinctes :

– Primo, R. Greenson nous dit : être photographiée nue indique l'absence de pénis. Je dirais, que cela pose la question du regard comme fixation, non pas sur l'entre-jambe mais sur l'ouvert-fermé comme découpe de l'espace, scansion du temps. L'interrogation sur ce phallus absent et cherché, véritable dialectique entre les protagonistes, est renvoyée à un tiers regardant et à l'analyste en position de sujet-supposé-savoir à moins qu'il ne s'agisse de répondre dans le transfert à l'attente de la théorie sous-jacente et de soulever ainsi la question de la jouissance dans la cure.

– Secundo, R. Greenson dit : l'homme tenant une règle recourbée à la main avec quelque chose d'écrit - d'érotique - représente l'analyste. Je dirais que le personnage est une figure de l'analyste. En tout cas, il indique la position prise par R. Greenson dans ses interventions : brandir la règle comme le phallus en sa pleine maîtrise. D'ailleurs, la patiente lui dit : « Mesure de la névrose ». Je perçois plutôt cette mesure

comme un modèle étalon produit par les interprétations de l'analyste qu'elle conteste. En effet, comment ne pas se sentir violé par le plaquage d'un sens donné d'une manière répétitive comme le laissent supposer à posteriori les commentaires de l'auteur du précis.

– Tertio, R. Greenson voit le monstre hérissé sanglant et mordant en tant qu'une projection et une revanche sur l'organe. La patiente ne peut prendre aucune autre place, car au lieu d'une prise en compte de son rapport au manque et de l'objet cause de désir (peut-être quelque part dans la courbure sous l'écrit érotique !), l'interprétation donnée l'en éloigne. Dans la théorie appliquée par R. Greenson, l'objet du désir est nommable et saisissable dans la relation transférentielle. Ce psychanalyste passe à côté de l'affirmation de Freud qui dit que l'objet n'est pas accessible et foncièrement perdu. La règle droite figure la volonté (17) d'imposer une interprétation se basant sur un prétendu savoir de l'inconscient de la patiente, à quoi celle-ci lui oppose l'image du perpétuel ratage d'une telle entreprise par l'intermédiaire de la règle courbe. Tel le point de capiton, cette règle met en image la trajectoire du désir qui ne peut que manquer l'objet autour duquel il tourne.

Ce que j'avance se confirme et amène des effets : d'abord, le discours de l'analysante bascule de l'offre à la demande, de la revendication à la sommation. Ensuite, l'appel à l'aide de l'analyste que personne n'entend sauf le Moi de la patiente, indique qu'au brandissement d'une règle courbée, la seule réponse possible devrait être le silence.

Remarquons au passage, que le coup de sonnette tinte tel un signifiant avertissant l'analyste qu'une position transférentielle spécifique n'a pas été entendue. Venir en aide à un analyste mordu par le monstre du savoir et de l'application de la théorie, voilà l'extraordinaire message que produit cette formation de l'inconscient.

Au travail de l'inconscient, une réponse se donne, mais elle ne vient pas de l'analyste, qui échappe à sa responsabilité. Devant le trop plein, devant la mise à la norme, c'est l'analysante qui répond et installe la dérégulation, la disparition dans une sensation de vide. Heureusement, elle a du ressort et une demande peut encore s'inscrire dans son rêve sous l'attente d'un passage à l'acte. A savoir, que son analyste fasse comme elle avec sa fille, c'est-à-dire qu'au lieu du vide surgisse en elle de l'affect.

Comment ne pas entendre cette demande comme un appel à l'acte psychanalytique sous la forme, par exemple, d'une interprétation qui la sortirait d'un rapport duel source de son agressivité. Son désir d'en remonter aux hommes, d'avoir un savoir d'utilisation du pénis ainsi que la manière dont elle fait part de la vérité qui échappe à son analyste, démontre que le monstre rouge avec lequel il se débat, plus qu'elle, est bien une projection du couple analytique. Une des composantes est cet « Immoraliste » avec sa répulsion de ce qui ronge, de celui qui saoule de paroles pour avoir une meilleure partenaire, l'autre composante étant cette femme rongée, se faisant complice en partie mais toujours reconduite à une rivalité sur le plan d'avoir ou pas le phallus, à moins que je devrais écrire le pénis !

(18) Nous avons affaire dans cette séquence à une surdétermination et à une absence de la référence à l'Autre, c'est patent dans cette analyse du vide vu comme un refuge et une résistance. En soi, il faut considérer ce vide dans l'ordre du Rien. Expliquons : pour R. Greenson, la patiente résiste à son interprétation, elle persiste dans sa revendication phallique. Il sait ce qu'elle doit perdre sans s'apercevoir que ce faisant, il est dans l'injonction de son savoir phallique. La patiente, elle, l'a entendu. Si on peut parler de résistance, alors seulement il s'agit d'une résistance à celle de l'analyste. Elle tente de préserver une place non comblable, elle essaye de se ménager une possibilité à maintenir son désir, à le faire reconnaître et c'est autre chose que de le voir rabattu au niveau d'un rapport imaginaire au pénis ou de son envie.

En s'offrant au regard dans le leurre même de la représentation phallique, elle souligne l'incidence d'une séduction qui peut aller jusqu'au scénario pervers ou à un débordement abject l'assimilant aux figurations du tableau de Bosch, ce qui est un versant plus paranoïde.

Son rêve est une adresse à l'Autre dans le transfert avec la tentative de déjouer les interprétations restrictives et les emmagasineurs métapsychologiques normatifs en fonction de la théorie implicite de l'analyste.

R. Greenson obéit à son schéma programme et à sa définition de l'interprétation : « Rendre conscient un fait psychique inconscient ou préconscient. En soi le restituer à la partie du Moi structurée comme raisonnable ».

Cette optique d'une cure basée sur la découverte et l'insufflement de sens apporte des modifications symptomatiques. Ce serait ridicule de nier tout un pan de l'exercice de la psychanalyse. Au demeurant, donner sens fait partie de la pratique au même titre que la réassurance. Seulement, s'attacher à fixer un sens par injonction de significations inscrites dans le Savoir-vérité de l'analyste ou de son intuition, c'est s'incorporer de force dans l'univers fantasmatique de l'analysant. Nous reconnaissons là « une interposition imaginaire »⁷ revitalisant une relation duelle avec comme conséquence le surgissement d'une rivalité agressive où se bloquent tant de psychanalyses.

(19) En la matière, il n'y a pas de recettes ou de programmes pour la conduite d'une cure. Par exemple,

⁷ J. LACAN, *Ecrits*, Seuil, Paris, 1964, p. 461.

prescrire de ne jamais interpréter des contenus préoedipiens avant les oedipiens, d'attendre l'autorisation du contrôleur pour aborder une strate après l'autre, relève d'une vision parcellaire ou restrictive du sujet de l'inconscient et par là-même fait violence à ce dernier dans un ratage de l'acte psychanalytique.

La violence provoquée par l'utilisation d'une théorie dans la pratique n'est pas l'apanage des seuls analystes dit de la résistance. Lacan s'effrayait publiquement de la dérive de son enseignement sous la forme d'applications déviées ou imitées (il citait comme exemple le Verbier de l'Homme aux Loups). Le mode qui consiste à jouer avec les signifiants de l'analysant et de lui assener par ce biais, soit la polysémie du signifiant soit son importance radicale, correspond à la même impasse qu'une pensée axée sur la croyance d'un inconscient totalement saisissable dans ses contenus ou ses expressions. La différence réside dans le fait que la fixation sur le contenu est remplacée par l'exigence d'une certaine expression de celui-ci. L'engagement par la parole, pris en tant que système formalisé à outrance et dispensateur de la seule vérité, est l'alter ego de la dérive imaginaire décrite ci-avant.

L'amplification par certains d'une application des concepts lacaniens (l'équivoque, le manque, l'obligation de la scansion, le chiffrage, la noedification, la prise en charge de son acte, le repérage de l'objet a (!), le mathème des discours...) restreint le développement de la parole dans la cure. Les significations sont complètement abandonnées au profit des signifiants dans le but de souligner le manque à l'intérieur de l'Autre. Dans les faits, nous assistons à un réel fétichisme intellectuel qui rapidement provoque en retour un discours de complaisance de la part de l'analysant.

A faire intelligent dans la cure sous ces diverses formes, les signifiants subissent une torsion qui donne une valeur de signification achevée. C'est un évitement de l'énigme du sujet qui interroge et l'analysant et l'analyste.

Rares sont les écrits sur un déroulement de cure ; ce faisant, les possibilités de critiques, de discussions, de ré-évaluations sont pratiquement impossibles. L'auteur américain pris ci-avant ne trouve pas son équivalent dans notre littérature clinique parce que pratiquement aucun psychanalyste (20) lacanien n'ose indiquer littéralement les mots utilisés lors de ses interventions. Comment a été posé un inter-dit quant à une jouissance au creux de la cure, comment est réceptionné et agencé l'approche du passage à l'acte suicidaire en tant que demande à l'Autre, comment une inadéquate interprétation ou une injonction déguisée déclenche un délire ? Autant de questionnements et d'événements dans le transfert qui ne sont pas mis à l'épreuve de la critique ⁸.

Nous pouvons constater avec effarement les résultats de cette déviation dans le champ de la transmission : une clinique qui se réduit à la présence de tics paroliers, à une reduplication vestimentaire, à des placages théoriques répétés sous la forme de stances. Bref, la perpétuation d'une relation transférentielle avec son analyste « didacticien » ⁹.

Plus violent et malheureusement de plus en plus fréquent, nous assistons au désir d'être psychanalyste en son résidu, c'est-à-dire que le processus psychanalytique est poussé jusqu'au point où l'analysant est conduit à s'identifier à la perte non réalisée du thérapeute. C'est alors la mise en acte, dans la cure par le patient, de ce qui fait le ressort du comportement pervers de l'analyste. Substitutivement, c'est faire accomplir par l'analysant, la démonstration de l'existence d'une destitution et d'un désêtre avec le risque de le mener jusqu'au suicide ou jusqu'à la dérélition.

Si un psychanalyste a pu s'épargner et échapper provisoirement à la traversée de sa fin d'analyse ¹⁰, il peut encore utiliser le savoir analytique et l'exercice d'une position phallique pour se maintenir, mais un patient hors « formation » ne bénéficie pas de ce type de recours et ce malgré les efforts didactiques du locataire du fauteuil. D'autres méthodes thérapeutiques font une violence au sujet en fonction d'une idéologie sous-jacente quant à (21) l'Homme, idéologie d'ailleurs à l'insu des thérapeutes qui ne se posent pas trop de questions quant à leur position éthique par rapport à un fonctionnement humain qui les autorise à comportementaliser.

La psychanalyse n'est pas une école d'apprentissage ou de perfectionnement, toutes les formations universitaires ou autres sont éventuellement une résistance ou une défense qui risque d'annuler l'effet de l'analyse. Une technique peut s'arroger en idéologie surtout quand elle tente de combler un défaut ou un état de crise dans le champ psychanalytique. La technique est formalisée là où la théorie fait problème. Elle substitue le savoir-faire à l'être.

Mais qu'en est-il de l'analyste qui brandit la formalisation comme une technique ? Dans ces deux cas, il est question de la position de l'analyste : l'un tel Greenson se trouve dans le discours du maître, l'hystérique

⁸ Nous devons reconnaître à F. Dolto qu'elle se démarque nettement dans ses séminaires de cette attitude de réserve. Notons qu'elle est aussi la seule qui a réussi une démarche théorique personnelle dans la proximité du champ lacanien.

⁹ Si le terme didacticien a disparu dans la nomenclature et dans le discours, peut-être fait-il retour sous la notion « Maître » ?

¹⁰ La réalité nous démontre par la dérive ou la disparition de quelques uns de nos collègues, que le refoulé fait toujours retour plus ou moins rapidement.

lui réplique que son savoir échoue, l'autre dans le discours universitaire, se sert du patient pour confirmer la toute puissance du savoir. Un savoir qui se sait lui-même et ne donne plus de place à l'insu du patient. Position perverse qui justifie que l'analyste n'expose pas son dire dans un écrit.

Une technique psychanalytique formalisée et distribuée est toujours inadéquate par rapport au surgissement des messages de l'inconscient et de l'effet de surprise. Elle contre les possibilités de changements et fait violence au désir.

« Fondamentalement, un psychanalyste est quelqu'un qui "sait" par expérience qu'il n'est pas nécessaire de se défendre contre quelque chose d'impossible, parce qu'il n'y a pas d'Autre à faire jouir »¹¹... et certainement pas lui-même.

¹¹ C. Calligaris, *Pour une clinique différentielle des psychoses*, Paris, Point Hors Ligne, 1991, p. 171.